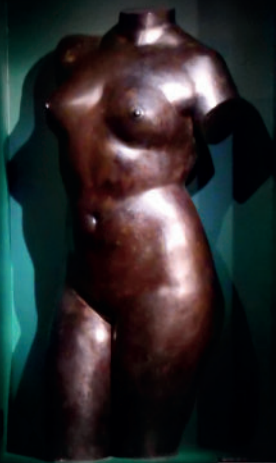


De la tradition académique  
à l'art de l'Entre-deux-guerres



Le buste de la femme  
de Rodin  
1870-1875

Dans le cadre de son projet scientifique et culturel, le musée vous invite à découvrir trois espaces du parcours permanent. Consacrées à l'esthétique académique et à l'art de la Première Reconstruction, ces salles présentent les plus beaux chefs-d'oeuvre des années 1850-1945, dont nombreux sont sortis spécialement des réserves.

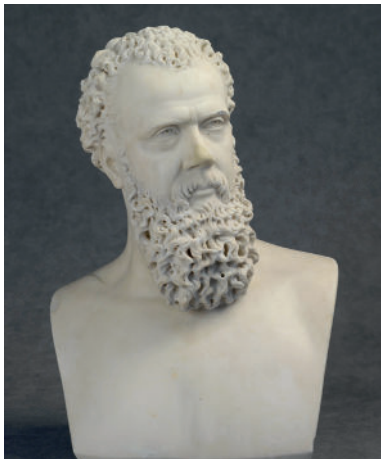


Auguste BONNEFOI, *Vanité sur la tombe de Maurice-Quentin de La Tour*, 1854, huile sur toile, inv. 2001.25.1 FA

## L'ART ACADÉMIQUE : UN ART OFFICIEL

Depuis sa fondation, l'Académie dicte les règles que l'artiste doit suivre scrupuleusement : choix du sujet parmi les genres les plus nobles que sont la peinture d'histoire, le sujet mythologique (*Judith* et *L'enlèvement de Psyché* par Fernand Lematte, à l'accueil du musée, s'inscrivent dans ce courant), le portrait peint ou sculpté (*Lucien Augé de Lassus et son épouse* par Alphonse de Monchablon, *Anatole de La Forge* par Eugène Guérlain) mais aussi recherche du Beau et imitation de la réalité quitte à l'idéaliser. Si Bonnefoi peint avec précision l'opulence des pivoines et la fragilité de la tulipe encore close, le saint-quentinois prend la liberté d'associer des fleurs telles l'ipomée, la pivoine ou le narcisse qui ne fleurissent pas à la même période.

Malgré de grands noms parmi ses représentants, Alexandre Cabanel, Jean-Léon Gérôme ou encore William Bouguereau, l'art académique s'essoufle à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Accusée d'empêcher la créativité et l'éclosion de formes artistiques nouvelles, l'esthétique académique renvoie alors à un art convenu et figé, prisonnière de règles trop strictes.



Eugène GUERLAIN, *Anatole de La Forge*, 1867, marbre, inv. 2002.25.1 FA

## L'ACADÉMIE, UN ACTEUR ESSENTIEL DE LA VIE ARTISTIQUE AU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

Héritière de l'Académie royale de peinture et de sculpture, fondée en 1648 pour contrôler les productions artistiques mais aussi pour participer à l'émancipation de l'artiste, l'Académie des Beaux-Arts est créée en 1816 sous la Restauration. Son influence sur l'apprentissage et la carrière des artistes est considérable : elle dispense une rigoureuse formation aux élèves, conseille l'État dans sa politique de commandes et organise le Salon, manifestation artistique majeure au cours de laquelle l'Académie attribue des prix et récompenses, parmi le plus prestigieux, le Prix de Rome.



Alphonse MONCHABLON, *Lucien Augé de Lassus (et son épouse ?)*, 1896, huile sur toile, inv. 2005.1.1 FA

## LE PRIX DE ROME : LA CONSÉCRATION DE L'ARTISTE

Symbole de l'institution académique, le Prix de Rome désigne la plus haute distinction décernée au Salon à un artiste désireux d'embrasser la carrière des beaux-arts. Elle est assortie d'une pension attribuée au lauréat, pour lui permettre de parfaire ses études à l'Académie de France à Rome. Véritable consécration, le Prix de Rome constitue la promesse d'obtenir d'importantes commandes publiques. Alphonse de Monchablon obtient cette prestigieuse récompense en peinture en 1863 avec *Joseph reconnu par ses frères*, de même que le saint-quentinois Fernand Lematte en 1870 avec *La Mort de Messaline* (toutes deux conservées à l'École nationale supérieure des beaux-arts à Paris).

## POURQUOI LE « SALON » ?

À partir de 1737, l'Académie royale de peinture et de sculpture organise régulièrement des expositions publiques des œuvres de ses membres. Elles se tiennent jusqu'au Second Empire au Louvre, plus particulièrement au Salon carré du Louvre, d'où le nom de « Salon ». Comme dans la grande salle que vous avez parcourue, l'accrochage y est serré, cadre contre cadre sur plusieurs rangs afin de valoriser certaines œuvres au détriment d'autres. Grand lieu d'échanges critiques mais aussi de rencontres entre les artistes, leurs potentiels acquéreurs et le public, le Salon dont l'accès est contrôlé par un jury constitue un passage obligé pour qui souhaite asseoir sa notoriété artistique. En 1880, la Troisième République met fin par décret au monopole de l'Académie des Beaux-Arts sur l'organisation du Salon. Jules Ferry confie alors la gestion de l'événement à la Société des Artistes français, fondée par 80 artistes le 16 juin 1882. C'est à l'occasion de ce Salon en 1886 que Marie Cazin, élève de Rosa Bonheur et du sculpteur animalier Antoine-Louis Barye, expose son bronze *Jeunes filles*.



Marie CAZIN, *Jeunes filles*, vers 1886, bronze, dépôt du musée d'Orsay, inv. RF 3918 LUX 290 / E 17

## SAINT-QUENTIN 1914-1918 : UNE VILLE OCCUPÉE

Lorsque le 28 août 1914, les premiers uhlans allemands entrent dans la cité par la place du Huit-Octobre, les saint-quentinois sont loin d'imaginer les peines et les souffrances qu'ils vont endurer.

Cette occupation de 36 mois est avant tout la cohabitation forcée de 45 000 habitants avec l'administration allemande qui contrôle les faits et gestes, le ravitaillement ainsi que la vie publique. Quelques-uns résistent et le payent de leur vie, ou sont condamnés à l'amende ou à l'emprisonnement en Allemagne.

Avec le repli des forces allemandes sur la ligne Hindenburg passant par Saint-Quentin, la décision est prise par l'armée de vider la cité de ses habitants en mars 1917 vers l'arrière, dans les villes du Nord et en Belgique. Certains seront rapatriés en France, via la Suisse. Déjà touchée par les bombardements aériens, Saint-Quentin est désormais la cible des tirs de l'artillerie française et anglaise qui cherche à déloger l'armée allemande. Lorsque les soldats français de la 1ère Armée du général Debeney entrent dans la cité le 1er octobre 1918, tout n'est que désolation.

Paul Seret, Directeur des Grands Magasins Seret-Frères, est l'un des spectateurs de cette page de notre Histoire qu'il révèle à travers un ensemble de croquis, parfois de façon ironique. Réalisés entre 1914 et 1917, ces dessins présentent des soldats et civils allemands, des saint-quentinois ainsi que des scènes de vie quotidienne. Ces derniers illustrent en grande partie l'ouvrage d'Élie Fleury « *Sous la Botte - Histoire de la Ville de Saint-Quentin pendant l'occupation allemande, août 1914 - février 1917* ». Ce fonds de dessins, particulièrement fragile, est exposé ici par rotations.



Paul SERET, *La famille du soldat devant l'Hôtel de Ville, 1914*, crayon sur papier, inv. 2007.4.5 FA

## L'ART DANS LA GRANDE GUERRE

Si la Première Guerre mondiale a laissé des traces indélébiles dans les corps et dans les âmes, elle a aussi inspiré de nombreux artistes, acteurs ou spectateurs de cette tragédie du XX<sup>e</sup> siècle. Le musée conserve un ensemble de collections évoquant la Grande Guerre, acquises en grande partie grâce aux sommes allouées à Saint-Quentin au titre des dommages de guerre.

Par l'intensité des personnages et la force des messages qu'elle véhicule, *La Pensée aux absents* d'André Devambez constitue, avec une grande acuité psychologique, l'œuvre maîtresse de ce fonds. André Devambez, lui-même soldat, représente sa famille au cœur d'un impressionnant triptyque. Au centre, sa mère Catherine, à gauche, sa fille Valentine et à droite, son épouse Cécile. Les trois femmes meurtries vêtues de noir oscillent entre douleur, recueillement et effondrement.

En 1936, le musée fait l'acquisition d'un ensemble d'œuvres d'artistes dits modernes, dont Charles Hoffbauer dont le sujet révèle lui aussi, avec beaucoup d'humanité, l'expérience et le souvenir douloureux de la Grande Guerre. Ses scènes de soldats et paysages de guerre sont des témoignages de sa mobilisation au front. D'une grande psychologie, les portraits de prisonniers de guerre d'Amas ont été exécutés lors de son emprisonnement à Münster (Allemagne), alors que les scènes de soldats en uniforme et paysages de guerre d'Hoffbauer sont des témoignages de sa mobilisation sur le front.



André DEVAMBEZ, *La Pensée aux absents* (détail), huile sur toile, inv. BA 149



Gabriel GIRODON, *Les Pastels de La Tour*, 1940, pastel sur papier, inv. LT 133



Panneaux d'entrée du musée «Au Pauvre Diable» à Maubeuge, 1917, bois peint, inv. 2007.6.1 FA

## DES PASTELS DANS LES GUERRES (1914-1945)

Dès le début de l'Occupation, les autorités allemandes vont témoigner d'un véritable intérêt pour les pastels de Maurice-Quentin de La Tour. En décembre 1914, la Kommandantur exige que ces derniers, descendus dans les caves en août 1914 avant l'arrivée des Allemands, soient réintégrés dans les salles dédiées à leur exposition. Séduits par la virtuosité du pastelliste saint-quentinois, ils publient, au début de l'année 1917, l'ouvrage *La Tour Der Pastellmaler Ludwigs XV* (La Tour pastelliste de Louis XV).

En proie aux bombardements aériens et aux tirs de l'artillerie, les autorités allemandes décident, le 8 février 1917, d'évacuer les oeuvres d'art de Saint-Quentin à Maubeuge. Un musée allemand, sous la direction du lieutenant Detlev Von Hadeln, est alors créé dans le magasin de nouveautés et confections « Au Pauvre Diable ». Les deux enseignes en bois peint nous révèlent

l'«Exposition des Pastels de La Tour et d'autres oeuvres d'art sauvées de Saint-Quentin et des environs». Véritable lieu culturel, le musée est ouvert aux officiers et soldats allemands dès le 1er juin 1917. Face à la débâcle allemande d'octobre 1918, le musée ferme ses portes. L'état de ruine dans lequel se trouve le musée empêche le rapatriement des pastels qui ne regagneront leur écrin reconstruit qu'en 1932.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le fonds d'atelier de Maurice-Quentin de La Tour connaît un énième exode forcé. L'artiste saint-quentinois Gabriel Girodon immortalise cet épisode, figurant l'accrochage des pastels au château du Rocher à Mézangers (Mayenne) en 1940.



Jean DUPAS, *L'Enlèvement d'Europe*, 1934, graphite, plume, encre noire, fusain et gouache sur papier, inv. 2002.1.1 FA



Amédée OZENFANT, *Coucher de soleil*, 1947, huile sur toile, inv. 2001.45.1

## DE L'ART DÉCO À LA MODERNITÉ

L'esprit de l'Art déco s'exprime parfaitement à travers un ensemble de sculptures, peintures et dessins conservés dans les collections du musée. Après les débordements des styles « Belle Époque » et « Art Nouveau », les artistes reviennent à une simplification des formes, un assagissement du mouvement et à un retour du lisse en sculpture. Le masque féminin de Georges Chauvel est serein, sans aspérité aucune ; la petite fille de Marcel Gaumont, ployant sous le poids de son panier de fleurs, est traitée comme une colonne, tunique athénienne, genoux serrés pour tenir la pose ; Arlette Laprade aux tortues, fille de l'architecte de la fontaine dont elle va servir de motifs décoratifs pour l'exposition internationale de 1925, est vue de profil par René Letourneur, comme pour un bas-relief égyptien ; l'Éros espiègle d'Alfred Janniot, conçu à la Villa Médicis et entouré de ses muses, est un clin d'oeil à une mythologie très « Renaissance ».

Les artistes de l'Art déco puisent aux sources de l'Histoire de l'Art en la revisitant avec humour et grâce. L'enlèvement d'Europe de Jean Dupas, esquisse pour le grand décor en verre églomisé du salon 1ère classe du paquebot Normandie, est un chef d'oeuvre. Au maniérisme décoiffant, il est le cadre idéal pour les traversées transatlantiques des belles élégantes de Jules Cayron. Robes à paillettes ou de soie, éventail à plumes, elles arborent la coiffure courte de la garçonnette, la nouvelle héroïne de l'Art déco.

Parallèlement, le purisme et l'abstraction du saint-quentinois Amédée Ozenfant et le cubisme d'André Lhote tournent définitivement la page de l'Art déco, encrant la création artistique dans une nouvelle modernité.



*René BUTHAUD, Vase aux quatre danseurs, 1923-1926, céramique de grand feu vernissée à décor moulé-modelé, inv. 2023.1.1*



*René BUTHAUD, Vase à décors abstraits, 1934-1940, céramique de grand feu à rehauts d'or, inv. 2023.2.1*

Graveur, peintre mais avant tout céramiste, René Buthaud est un acteur majeur du renouveau des arts décoratifs au 20<sup>e</sup> siècle. Il affirme son style entre classicisme et modernité, dans les années 1920-1930. Son univers accorde une place prépondérante aux motifs inspirés de l'antique mais aussi aux figures féminines stylisées.

Finement craquelé, orné de rinceaux, ce vase monochrome figure quatre danseurs hellénistiques de profils, nus. Le motif est ici moulé selon la technique de l'estampage et témoigne des recherches continues de l'artiste en matière de procédés de décoration des faïences. A partir de 1923, Primavera, département de mobilier et de décoration moderne des Grands Magasins du Printemps, fait appel à Buthaud pour moderniser sa production de poteries. S'il ne s'agit pas d'une œuvre spécialement produite pour ce département, la céramique s'inscrit dans

cette période de création tandis que le vase à décor abstrait reflète les talents de coloriste hors pair du maître. Formes circulaires, disques rouges, noirs et dorés semblent directement inspirés de l'univers pictural de Robert et Sonia Delaunay. Cette pièce est réalisée dans le cadre de son accord commercial avec le marchand d'art Salmicouri, à partir de 1934. Le céramiste exporte outre-Atlantique des pièces d'une facture différente de celles diffusées par la galerie Rouard. Elles sont signées « J. Doris », dérivé de Douris, peintre grec de vases attiques.

# MUSÉE DES BEAUX-ARTS ANTOINE LÉCUYER

28 rue Antoine Lécuyer  
02100 Saint-Quentin

## CONTACTS

☎ 03 23 06 93 98

✉ [musee.lecuyer@saint-quentin.fr](mailto:musee.lecuyer@saint-quentin.fr)

f [museeantoinelecuyer](https://www.facebook.com/museeantoinelecuyer)

📷 [museeantoinelecuyer](https://www.instagram.com/museeantoinelecuyer)

🌐 [www.saint-quentin.fr/109-musee-lecuyer.htm](http://www.saint-quentin.fr/109-musee-lecuyer.htm)

Le musée est accessible partiellement aux personnes à mobilité réduite.

## DIRECTION DU PATRIMOINE

Soutenu  
par



MINISTÈRE  
DE LA CULTURE

Liberté  
Égalité  
Fraternité



Musée des  
Beaux-Arts  
Antoine Lécuyer